

La télévision québécoise au temps de « l'indien »

Gérard Laurence

Number 23, Fall 1990

À l'antenne du passé

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

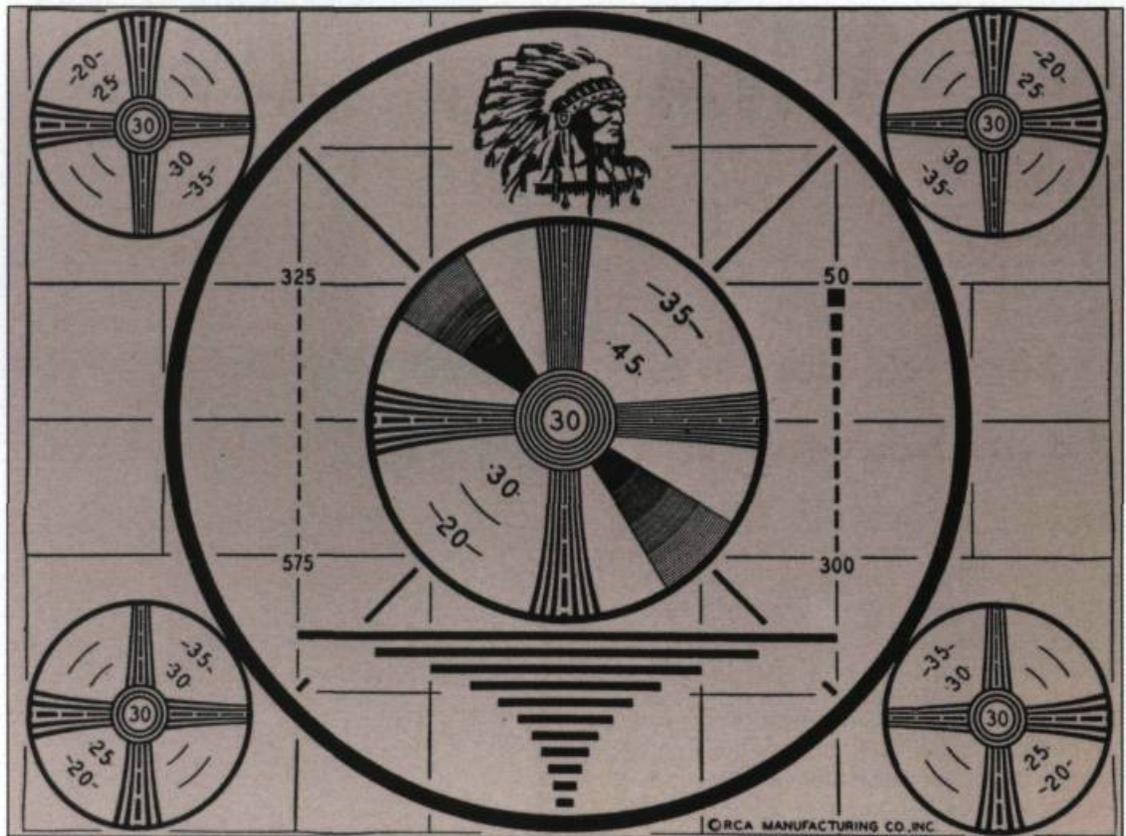
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laurence, G. (1990). La télévision québécoise au temps de « l'indien ». *Cap-aux-Diamants*, (23), 22–25.



La télévision québécoise au temps de «l'indien»

par Gérard Laurence*

NÉE EN 1952, LA TÉLÉVISION QUÉBÉCOISE N'A PAS encore atteint sa quarantième année d'existence. À l'échelle d'une vie d'homme, une jeunesse! Et pourtant ses débuts nous apparaissent d'un autre âge. Les programmes de ces années 1950 sont à nos émissions d'aujourd'hui ce que la «Chauve-souris» de Clément Ader est aux supersoniques contemporains ou ce que la «Lizzie» de Henry Ford est aux bolides de notre époque.

C'était au temps de «l'indien». Ainsi désignait-on alors familièrement la mire de réglage de Radio-Canada. D'abord, les images étaient en noir et blanc, caractéristique que nous rappelent parfois certaines reprises ou rétrospectives. La couleur apparaît sur nos écrans en 1967.

Une programmation en saute-mouton

À cette époque les horaires contiennent plusieurs plages inoccupées. Après les émissions pour enfants (entre 17h et 18h), la programmation était interrompue pour reprendre à 19h ou 20h selon les années. Amorcées dès 1952-1953, les émissions d'après-midi se limitent à certains jours seulement. Ainsi en était-il des émissions du matin apparues en 1955-56. À compter de la saison d'automne-hiver 1955-56 les Québécois bénéficient d'une diffusion continue, s'étalant de 17h jusqu'à 23h environ. Entre chaque tranche de diffusion: l'œil glauque et vide de l'écran cathodique ou l'image obsédante de «l'indien». En 1952, les téléspectateurs peuvent écouter près de trois heures d'émissions par jour. Cinq ans plus tard cette moyenne s'établit à près de neuf heures.

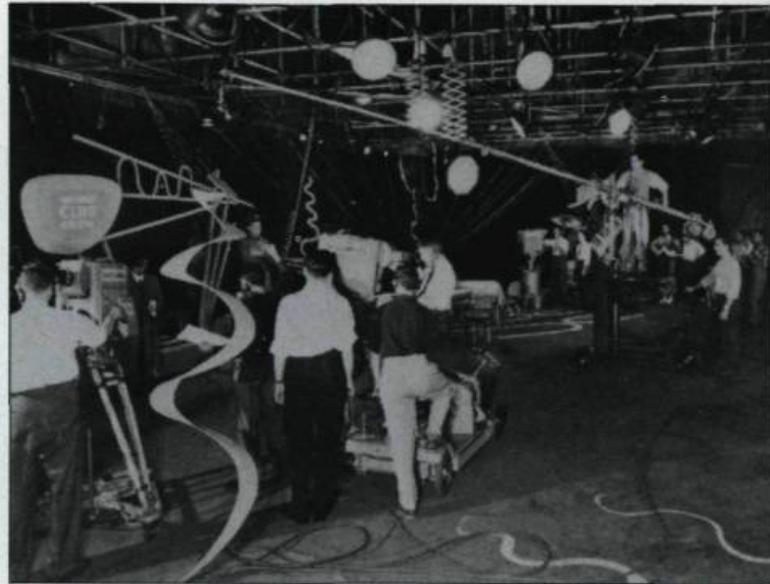
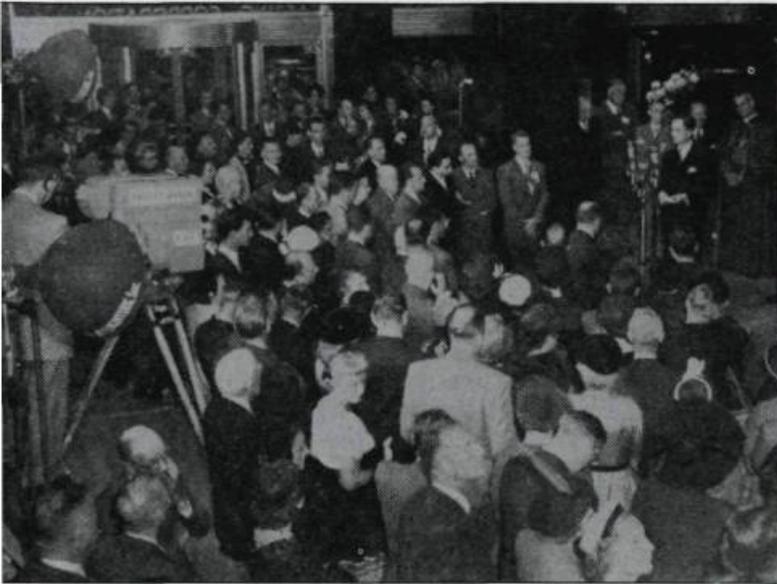
Autre particularité, plus souvent oubliée, la télévision québécoise est, à ses tous débuts, bilingue. Programmation française et programmation anglaise alternent par émission ou bloc d'émissions, selon un équilibre toujours contesté par l'une et l'autre collectivité linguistique. Cette situation dure près de seize mois. Le 10 janvier 1954, la station anglophone CBMT, canal 6, est officiellement inaugurée et CBFT, canal 2, ainsi délestée de ses émissions anglaises, devient alors un poste exclusivement francophone.

Ci-dessus: «L'Indien» ou mire de réglage. Un rectangle dont la hauteur égale les trois quarts de la largeur de l'écran, composé de 6 carrés sur la hauteur et de 8 sur la largeur. Pour que l'image soit bien cadrée, il faut que le grand cercle occupe toute la hauteur de l'écran, sans le déborder. (Archives de l'auteur).

De l'artisanat à l'industrie

La télévision québécoise des années 1950 diffuse la plupart du temps en direct. De 1952 à 1957, moins du quart des émissions est retransmis en différé. Cette caractéristique donne à la programmation de cette époque un style tout à

Entre 1952 et 1957 la programmation du poste francophone de Montréal se compose, bon an mal an, de 50 à 75 pour 100 «d'émissions-maison». Dès 1955, CBFT avait distancé la Radio-Télévision française (R.T.F.) pour le volume de programmes fabriqués par ses soins. L'année suivante, Montréal se classait au troisième rang



fait particulier: un rythme lent, même monotone, dû à l'allongement des plans dont la gamme, par ailleurs, est très réduite, des images sans fond sonore et, surtout, une facture imparfaite avec tout un lot d'incidents qui font aujourd'hui partie de la mythologie télévisuelle. En 1958, l'enregistrement magnétoscopique est introduit. Jusqu'alors, les émissions en différé, consistaient en courts et longs métrages, en enregistrements kinoscopiques et en émissions filmées.

Ces contraintes techniques expliquent, en grande partie, la rareté des émissions américaines présentées au réseau français. Dès les débuts, toutefois, les responsables de CBFT posent une sorte de cordon sanitaire pour interdire aux réalisateurs nouvellement engagés de se rendre aux États-Unis de crainte qu'ils ne s'inspirent des productions et des méthodes américaines. Pour le reste, l'obstacle de la langue et la rareté des post-synchronisations semblent une protection suffisante. De fait, les productions américaines ne représentent guère plus de 1 pour 100 de la programmation entre janvier 1954 et le début de la décennie 1960. La part des émissions canadiennes représentait, dans le même temps, entre 70 et 75 pour 100 de la grille, soit un pourcentage nettement supérieur à celui fixé plus tard par la loi.

Caractère plus marquant encore, dans une vision en perspective, la plus grande partie de ces émissions canadiennes est produite par CBFT.

des centres mondiaux de production en matière de télévision (après New York et Hollywood). Cette situation illustre la contrainte du réseau français, obligé de vivre en quasi-autarcie. Mais la conjoncture favorise un tel résultat. Financé par les revenus de la taxe d'accise sur les appareils de radio et de télévision, le nouveau média bénéficie de la ruée du public sur les récepteurs. La publicité apporte encore peu de revenus.

Une publicité discrète

Autre trait marquant des débuts de la télévision: la très grande discrétion de la publicité au petit écran. Les annonceurs semblent avoir été d'abord très sceptiques quant à l'efficacité et à la rentabilité de la publicité télévisée. Durant la première année, les émissions commanditées ne représentent que 10 pour 100 des programmes présentés (les nouvelles, les affaires publiques, les émissions religieuses et celles destinées aux enfants ne peuvent, en effet, être commanditées). Durant la saison 1955-1956, cette proportion touche à peine la moitié de la programmation. Les annonces-éclairés, ne totalisent, en 1955-1956, guère plus de sept minutes par jour! Tout comme aujourd'hui, les annonces s'insèrent dans le contenu des émissions, quelques unes s'intègrent au scénario même de certains programmes. Les messages-éclairés sont toutefois diffusés entre les émissions. D'abord concentrés durant les heures de forte écoute, on les retrouve, à partir de 1954-1955, de l'ouverture

À gauche, l'inauguration officielle de CBFT, le 6 septembre 1952. M.A. Davidson Dunton (à droite), président du Bureau des Gouverneurs de la Société, prononce une allocution en présence du cardinal Paul-Émile Léger. Cette cérémonie se déroule dans le grand hall de l'édifice de Radio-Canada. (Archives de l'auteur).

À droite, «Club d'un soir». Première émission diffusée en direct le soir de l'inauguration de CBFT, le 6 septembre 1952, à 20 heures. Il s'agit d'une émission de variétés. (Archives de l'auteur).

matinale des émissions et jusqu'à l'hymne national qui clôture la soirée. Le dimanche, toute annonce-éclair est bannie. L'été, au cours des mois considérés comme peu rentables, les annonceurs désertent le petit écran.

Au-delà des caractères singuliers des programmes eux-mêmes, il convient de prendre la mesure réelle du contexte, de l'institution en train de naître et, plus largement, de son impact sur la société.



Le premier et alors unique annonceur de CBFT, Henri Bergeron, interviewant le maire de Montréal, Camilien Houde, le soir de l'inauguration. (Archives de l'auteur).

Le réseau s'étend

Le réseau français de télévision est confiné d'abord à la province de Québec. Établi à Montréal, centre ponctuel de diffusion et de production (CBFT), le réseau s'étend peu à peu en descendant la vallée du Saint-Laurent, par la création de CFCM-TV, Québec (juillet 1954), puis de CJBR-TV, Rimouski (novembre 1954). L'année suivante, les stations essaient en pénétrant à l'intérieur des terres, de part et d'autre de l'axe central: au nord d'abord, à Jonquière (CKRS-TV, décembre 1955), au sud ensuite, à Sherbrooke (CHLT-TV, août 1956). En juin 1955, Radio-Canada ouvre, à Ottawa, sa première station francophone hors-Québec.

À cette époque, toutes les stations, sauf celles de Montréal et d'Ottawa, appartiennent à des intérêts privés; mais elles sont obligatoirement affiliées à Radio-Canada dont elles diffusent le «service national» (le cœur, sinon l'essentiel de leur programmation pour la plupart). Le législateur

confie d'abord la mise en place de la télévision à la Société d'État en lui demandant de desservir en exclusivité les centres les plus peuplés: Montréal et Ottawa pour le réseau français. Des postes privés desservent les autres régions.

En 1957, toutes ces stations raccordées forment un réseau homogène qui met la télévision à la portée de 80 pour 100 de la population québécoise.

Prépondérance de Montréal

Dans cet ensemble, CBFT-Montréal joue un rôle prépondérant. Tête de pont du réseau et clef-de-voute du système, la station montréalaise fournit aux autres postes francophones l'essentiel de leurs programmes, lesquels, en retour, participent peu aux productions du réseau. Jusqu'en 1957, à peine trois courtes séries d'émissions proviennent des stations affiliées. Dès le début, un centralisme très fort marque profondément le contenu des programmes; une tendance dénoncée à différentes reprises par les représentants des régions.

Pièce maîtresse du réseau, CBFT exerce aussi un quasi-monopole. Dans la région montréalaise seule la station anglaise CBMT lui fait concurrence. C'est donc un «public captif» qui, les premières années, consomme les programmes de la télévision québécoise.

Public captif, mais public avide. Les Québécois se procurent un appareil plus vite que les autres Canadiens. Cinq ans après l'inauguration de CBFT, trois foyers québécois sur quatre possèdent un récepteur-TV. De 1952 à 1957, en dépit du coût relativement élevé des appareils (autour de 300 à 500 dollars en 1954), près de 860 000 téléviseurs sont vendus, ce qui représente, en 1957, un ratio de 180 appareils pour 1 000 habitants.

D'abord limité à la région métropolitaine, le public-télespectateur s'étend au fur et à mesure que progressent le nombre de stations en région. Si les toits des maisons, dans les villages ruraux, commencent à se hérissier de ces antennes si caractéristiques de cette époque, le phénomène s'observe surtout dans l'aurole des villes. Montréalaise par ses productions, la télévision québécoise demeure, à l'aube de la décennie 1960, un phénomène presque essentiellement urbain.

Toutes ces caractéristiques déterminent la nature de l'impact de la télévision sur la société québécoise. En 1960, certains effets généraux se font déjà sentir.

Le nouveau média est d'abord un facteur puissant de cristallisation du sentiment d'appartenance. Le petit écran joue un rôle de miroir.

L'image que se donne cette collectivité permet son objectivation et accélère le processus d'identification.

En corollaire, ce phénomène renforce un peu plus «les deux solitudes». Dans l'esprit des responsables politiques, la télévision canadienne devait contribuer à raffermir l'unité nationale. Dans les faits elle semble avoir eu, plutôt, l'effet contraire. Confiné à la province de Québec, vivant en quasi-autarcie, le réseau français entretient des liens ténus avec le reste du réseau. En ce sens, la télévision québécoise a certainement amplifié le sentiment nationaliste.

Un effet catalyseur

Plus largement, la télévision québécoise joue un rôle d'uniformisation. Un phénomène que ne permettaient pas l'écoute radiophonique éclatée et la régionalisation de la presse écrite. Le nouveau média s'est trouvé le seul moyen de communication capable de porter un message simultanément à la quasi-totalité de «la Belle Province». Dans cette collectivité où la structure d'encadrement paroissial traditionnel disparaît, une nouvelle identité se recrée à l'échelle du Québec: l'antenne de télévision en devient le nouveau symbole.

Enfin, pour la première fois, des messages de masse atteignent la population sans passer par les filtres traditionnels de la famille, de l'école et de l'Église. Cette brusque irruption d'idées nouvelles provoque l'éclatement des anciens cadres de pensée et contribue à la maturation des esprits. Ainsi, dans le domaine politique, alors dominé par la toute puissante Union nationale de Maurice Duplessis, la télévision permet de faire valoir des opinions dissidentes, préparant ainsi les bouleversements de la Révolution tranquille.



À la veille des années 1960, dans cette société bloquée, la télévision conditionne les esprits sinon à des ruptures, du moins à des fissures. Sans être la débâcle, on assistait au début d'un dégel. ♦

L'édifice de Radio-Canada, inauguré en mai 1951, dans l'ex-hôtel Ford, rue Dorchester (boulevard René-Lévesque actuel) à Montréal où naquit la télévision québécoise. (Archives de l'auteur).

** Professeur d'histoire des communications de masse au Département d'information et de communication de l'université Laval*

QUEBEC

Chronicle - Telegraph

Participe à l'histoire de la ville de Québec depuis 1764

22, rue Sainte-Anne, Québec G1R 3Y3 (418) 692-0056